

English Department

**UE903 – M2 Master Langues et Sociétés**  
**Parcours Mondes Anglophones**  
**Orientation Livres, Textes et Matérialités**  
**Conférences de professionnels du livre**

**Le Texte dans tous ses états : Genèse, publication,  
traductions**

Compte rendu de la journée d'étude du 15 novembre 2018

Manon KÜFFER

2018-2019

Semestre 1

L'historien français et académicien Jacques Le Goff a affirmé : « la séparation des savoirs, la spécialisation en domaine isolé, nuit considérablement au développement de la recherche. »<sup>1</sup> Aujourd'hui, force est de constater que cette volonté de cloisonner les disciplines aboutit à une « super spécialisation » qui ne cesse de creuser l'écart entre les mondes de la recherche et de l'extérieur, comme suggéré par l'une des premières phrases de Mark SaFranko lors de son intervention, à savoir : « Je ne suis pas un universitaire, mais je vais essayer de faire de mon mieux. »<sup>2</sup> Cette journée d'étude, première manifestation de l'orientation « Livres, Textes et Matérialités » du nouveau Master « Langues et Sociétés », autour de la genèse, publication et des traductions de l'œuvre de Mark SaFranko, auteur en résidence à l'Université de Lorraine, se proposait cependant de prendre ce problème à bras-le-corps.

Rassemblant des figures originales (qui ne devraient l'être) telles qu'un auteur, un traducteur, un éditeur, mais aussi un libraire, elle visait en effet à décroisonner ce monde de la recherche en renforçant les liens entre ce dernier, le monde professionnel et l'enseignement des pratiques textuelles et livresques. Offrant des témoignages directs et par conséquent on ne peut plus ancrés dans le « monde réel », cette manifestation s'inscrivait réellement dans une démarche de professionnalisation de notre formation, qui selon moi est d'une importance cruciale du fait qu'elle apporte une véritable valeur ajoutée à notre diplôme. En d'autres termes, cette journée ainsi que l'intégralité du projet ARIEL (Auteur en résidence à l'Université de Lorraine) nous donne, à nous étudiants de cette nouvelle orientation innovante, une vraie opportunité de mettre un visage et une voix sur les différents intervenants dans la chaîne de production du texte et du livre. Ils agissent ainsi comme des compléments de formation et nous

---

<sup>1</sup> Jacques, LE GOFF. « Entretien avec Jacques Le Goff. » *Le Monde de l'éducation* (Mai 2000), p. 219.

<sup>2</sup> "I'm not a scholar, but I'll try to do my best."

rappellent à nous, jeunes chercheurs, que contrairement aux stéréotypes et préjugés, la recherche est avant tout un monde de partage, de collaboration et d'échanges qui se doit de ne pas avoir d'œillères. Un chercheur ne travaille pas seul derrière son écran ou à la bibliothèque caché derrière une pile de livres. Il ne se nourrit pas uniquement d'un dialogue virtuel avec les critiques, mais bel et bien de la pluralité et de la diversité des personnes qui l'entourent. De cette manière, ils nous incombent à nous, chercheurs de demain, d'encourager la reprogrammation de ce type d'événements mais avant tout de parvenir à (faire) dépasser ce mythe du chercheur ermite, totalement déconnecté du monde extérieur, qui rappelle à tout anglophone et anglophile, le voyage de Gulliver à l'Académie des Sciences de Lagado.

S'intéressant plus particulièrement au processus de création d'une œuvre littéraire quand il est à la fois entre les mains de l'auteur et confié aux éditeurs, traducteurs et autres acteurs de la chaîne du livre, cette journée se présentait comme un véritable voyage avec différentes escales le long de l'immense et sinueux chemin (pour reprendre le terme de Stendhal<sup>3</sup>) de la naissance d'un livre. Selon Mark SaFranko, « le processus de création est un long voyage créatif<sup>4</sup> », une longue aventure faite de rencontres et d'imprévus, dont nous ne pouvons planifier tous les itinéraires à l'avance. De cette manière, sur un plan théorique, les différentes interventions m'ont réellement fait prendre conscience à quel point un objet que nous côtoyons tous les jours, le livre, si bien qu'il possède le statut paradoxal d'objet mythique mais banal, est le résultat d'une course d'obstacles ou de relais longue et difficile que cela soit pour l'auteur, pour l'éditeur, pour le traducteur et même pour le distributeur. Comme l'avait souligné Olivier Brun, à l'heure à laquelle tout va vite, et où tout se passe en un clic, le livre semble appartenir à une autre temporalité. C'est une chose humaine, un passeport entre les hommes.

---

<sup>3</sup> Dans *le Rouge et le Noir*, Stendhal formule sa définition du roman : « Le roman est un miroir que l'on promène le long du chemin. »

<sup>4</sup> "The process of creation is a long creative journey."

Cette journée m'a également davantage éclairée sur la frontière subtile qui existe entre deux termes que nous utilisons trop souvent à tort comme synonymes, à savoir ceux d'auteur et d'écrivain. Le fait que Mark SaFranko se livre sans barrière, sans filtre, en toute simplicité, avec sincérité et générosité sur son parcours semé d'embûches, sur sa façon d'écrire, sur ses doutes et ses craintes a révélé une certaine fragilité et humilité, qui ont permis de démythifier ce statut d'auteur considéré comme un « génie » placé sur un piédestal.

Le talent et la plume ne suffisent pas à faire d'une personne un auteur de renom. En d'autres termes, seule, une personne qui écrit ne pourra que très difficilement être perçue comme un(e) auteur(e). Ce sont tous ces acteurs qui gravitent autour d'elle qui lui permettent de dépasser le statut d'écrivain (par définition celui qui écrit) pour acquérir celui d'auteur, supposant une certaine reconnaissance sociale et culturelle. Ainsi, il semblerait que nous tous, devant rédiger des courriers, des mémoires, des comptes-rendus, faire diverses listes ou remplir des chèques, soyons écrivains. Or, l'écrivain, même si de nombreuses plateformes d'autopublication voient le jour aujourd'hui (comme sur Amazon par exemple), ne peut devenir auteur sans une collaboration avec les différents acteurs du « communications circuit » (voir Annexe 1) établi par Robert Darnton. Dans ce processus, Mark SaFranko nous a rappelé que l'éditeur a un rôle crucial. Ce dernier, ayant un droit de regard sur deux éléments d'une importance prépondérante quand il en vient à la vente du livre, à savoir le titre et la couverture, aura ainsi un poids considérable vis-à-vis du retentissement d'une œuvre. Force est de constater que cette « anecdote » m'a pour le moins surprise. Selon moi, le choix du titre ou de la couverture d'une œuvre est réellement le reflet ou le résultat d'un travail créatif, d'un aboutissement. Il s'agit aussi d'un premier contact avec le potentiel lecteur. Retirer cette étape cruciale du processus créatif des mains de l'auteur m'est apparu comme une forme de « censure » ou plutôt de dépossession. Comme l'avait affirmé Olivier Huguenot, « ce n'est rien mais en même temps c'est tout. »

En tant qu'étudiants du parcours Mondes Anglophones et qui plus est de l'orientation Livres, Textes, Matérialités, il s'agissait d'une chance inouïe que Mark SaFranko nous permette d'entrer dans son intimité d'auteur, en nous laissant lui poser toutes nos questions, mais aussi en nous donnant l'opportunité de voir ce qui l'appelle son « compagnon » et « entrepôt » d'idées : son carnet de notes. En cours, nous avions déjà travaillé sur des facsimilés d'auteurs notamment Virginia Woolf et Tennessee Williams. Or, voir le véritable carnet de notes ainsi que des facsimilés des manuscrits de *The Suicide* de Mark SaFranko, tout en l'ayant en face de nous, était un moment précieux car rare.

Outre la présentation de ses manuscrits et de son processus d'écriture, j'ai apprécié que Mark SaFranko prenne le temps de nous éclairer, en toute transparence et franchise, sur la réalité des marchés littéraires français et américain. L'auteur nous a ainsi expliqué qu'aujourd'hui, aux Etats-Unis, les petits éditeurs sont en perte en vitesse. Le marché est dominé par des géants de l'édition, laissant peu de chances aux artistes de la « middle-class », quasiment inexistantes aux Etats-Unis. Avec une pointe d'ironie, ne cachant cependant pas une peine certaine vis-à-vis de la situation, il avait affirmé qu'il est désormais très dur de vivre de l'écriture aux Etats-Unis, à moins de s'appeler Stephen King : « Si tu ne vends pas un certain nombre d'exemplaires aux Etats-Unis, tu es fini »<sup>5</sup>. Ainsi, bien qu'Américain, Mark SaFranko est selon lui dorénavant en passe de devenir un auteur exclusivement français et ceci notamment grâce à ses traducteurs, à la Dragonne, maison d'édition fondée par Olivier Brun en 1998, et bien sûr à son lectorat francophone.

Cette réalité du marché du livre nous avait également été exposée dans une présentation que je qualifierais de particulièrement éclairante et concrète par Olivier Huguenot, libraire à Saint Dié des Vosges. En tant qu'étudiants de langue, il était pour nous enrichissant d'un point

---

<sup>5</sup> Mark SaFranko : « If you don't sell a great amount of books, you are finished. »

de vue théorique de prendre connaissance de comment l'importation d'une de nos bases de travail, à savoir le livre en V.O., se déroule dans les librairies françaises. J'ai ainsi appris qu'il existe deux grands diffuseurs de livres en langue étrangère en France – l'OLF et la SIDE (Société Internationale de Diffusion et de l'Édition) mais aussi et plus étonnamment que les libraires peuvent bénéficier de subventions du Centre National du Livre ainsi que de réductions (de l'ordre de 40%) afin de développer un rayon en version originale. « Importer des livres en V.O. en France demande de la débrouillardise et une faculté d'adaptation. » Ces remarques, qui à première vue peuvent sembler être des anecdotes, cultivent notre culture générale. Or, selon moi, cette dernière est un atout essentiel et un capital indispensable à une ouverture d'esprit et au développement d'un esprit critique, qualités toutes deux primordiales pour un chercheur. Aussi, et avant tout, ces remarques apportent une véritable plus-value à notre formation et plus particulièrement au cours de l'UE 903, « Histoire du livre et études textuelles », en le complétant par des données pratiques.

De façon beaucoup plus « triviale », j'avais également apprécié le fait qu'Olivier Huguenot nous interpelle et nous fasse remettre en question nos pratiques (ou habitudes) en tant que lecteurs de livres en langues étrangères, privilégiant bien souvent la plateforme Amazon pour se procurer ces ouvrages. En favorisant ce géant américain du Web aux dépens des librairies de proximité, nous mettons un frein à la promulgation d'œuvres en version originale par des distributeurs français. Aussi, nous renonçons à un lien que nous ne pouvons trouver derrière un écran, et encourageons à plus long terme la fermeture de ces commerces de proximité, ainsi que la mort d'une diversité auctoriale, les sites Internet proposant bien souvent uniquement des best-sellers. En somme, cette présentation était intéressante dans le sens où Olivier Huguenot ne s'était pas contenté d'apporter des réponses, c'est-à-dire de dresser le panorama de l'édition et de la distribution des livres en V.O.. Il nous avait amené à nous questionner à la fois sur nos propres pratiques en tant que lecteur de livres en langues étrangères

mais aussi à réfléchir sur des interrogations qui faisaient écho à l'essence même de notre formation, comme par exemple : quels sont les avantages et pourquoi lisons-nous en V.O. ? Quelle place donner à la traduction ? Faut-il s'y fier ? Il proposait ainsi la meilleure transition possible pour les prochains intervenants, à savoir Annie Brun, Barbara Schmidt, et Stéphane Normand, tous trois traducteurs de l'œuvre de Mark SaFranko.

Intitulée « traduire sans nuire », la communication d'Annie Brun reprenait un proverbe bien connu de tout étudiant de langue, « traduire, c'est trahir », et faisait écho au titre de l'ouvrage posthume de Bernard Hœpffner, traducteur entre autres, de Joyce, Twain et Melville : *Portrait du traducteur en escroc*<sup>6</sup>. Bien souvent peu reconnu, si bien qu'il n'est pas mentionné sur la page de couverture d'un ouvrage ou même lorsque qu'une œuvre étrangère remporte un prix littéraire, le traducteur apparaît comme un auteur invisible caché derrière l'auteur. Il a cependant une grande responsabilité. Comme un jeune médecin prêtant le serment d'Hippocrate déclare qu'il ne nuira pas à ses patients, le traducteur, bien qu'il ne jure pas de façon solennelle, se devra de respecter le même engagement ; il devra faire tout son possible pour « prendre soin » et respecter le texte de départ. Cet engagement peut apeurer ou impressionner lorsque l'on n'est pas traducteur professionnel, comme cela est le cas d'Annie Brun, professeure d'anglais à la retraite. En effet, comme en version originale où le lecteur veut lire l'édition qui fait autorité, en traduction, il souhaite que le texte (selon la définition de M.P McKenzie)<sup>7</sup> soit le plus fidèle possible à la version originale. « Que font les traducteurs de mes œuvres ? Je l'ignore. Mon niveau de français n'est pas assez bon pour le dire. Mais si les lecteurs trouvent

---

<sup>6</sup> Bernard, HOEPPFNER. *Portrait du traducteur en escroc*. Auch : Editions Tristam, 2018.

<sup>7</sup> "I define 'texts' to include verbal, visual, oral, and numeric data, in the form of maps, prints, and music, of archives of recorded sound, of films, videos, and any computer stored information, everything in fact from epigraphy to the latest forms of discography." D[onald] F[rançis], McKenzie. *Bibliography and the Sociology of Texts*. Cambridge: Cambridge University Press, p. 13.

que le livre est mauvais, c'est de leur faute. Je suis vraiment à la merci du traducteur »<sup>8</sup>, avait affirmé Mark SaFranko.

Se pose alors question de la légitimité du traducteur. Faut-il uniquement traduire de ou dans sa langue maternelle ? A partir de quand (de quel niveau) un traducteur est-il légitime pour traduire une langue A dans une langue B ? Quelles sont les qualités requises pour être un « bon traducteur ? » Que penser des notes du traducteur expliquant les choix réalisés ? Ecouter les éléments de réponse d'Annie Brun était une véritable chance. Je m'étais personnellement fréquemment posé ces questions, quand, dans le cadre de la licence LLCER ou du Master Mondes Anglophones, il nous avait été demandé de traduire des grands classiques de la littérature anglaise, américaine, ou française, tels que *1984* de George Orwell, *Catcher in the Rye* de Salinger ou *L'Etranger* d'Albert Camus. Souvent, j'avais éprouvé le besoin de trouver une traduction « officielle » ou « attestée » du passage en question, estimant que mes choix étaient nécessairement moins bons car moins idiomatiques que ceux d'un traducteur expérimenté ou d'une personne dont la traduction est le métier.

Annie Brun m'avait aidée à prendre conscience qu'il s'agissait d'*a priori*. La traduction n'est pas réservée aux professionnels. Un traducteur est avant tout une personne altruiste avec une volonté de partager ses connaissances, mais aussi, et même si le terme peut sembler excessif, son amour pour la langue de départ et la langue cible. De cette manière, j'avais trouvé particulièrement adéquates, pertinentes et percutantes les métaphores de la « passerelle » et du « dialogue amoureux » utilisées par la traductrice et Stéphane Normand. Elles faisaient écho à des remarques faites lors d'un cours de traduction universitaire dès les premières semaines de notre parcours en LLCER qui m'avaient profondément marquées. Même si cela peut sembler évident, pour traduire convenablement, c'est-à-dire pour éviter les contre-sens, les sous-

---

<sup>8</sup> « What the translators are doing with my work? I don't know. My French is not good enough to know. But if the readers think the book is bad, it is their fault. I'm a very much at the mercy of the translator. »



traductions, les calques, il faut se laisser le temps de découvrir et d'appréhender le texte. De même, pour traduire une histoire ou une anecdote anglaise ou américaine qui se passe à Londres ou à New-York, il ne s'agit pas de la transposer si bien que l'on ait l'impression qu'elle se déroule à Paris ou à Lyon. Il revient au traducteur de construire des passerelles, des ponts, de recourir à toutes sortes d'outils et processus (dont les noms techniques sont la transposition, la modulation, le chassé-croisé, l'étoffement et l'équivalence) afin que le lecteur ne bute sur aucune phrase, aucun élément culturel : « le but du jeu est de ne jamais nuire à la musicalité et de ne jamais nuire à la musicalité du français. » Ainsi, comment traduire le terme « *Harrigan* » pour un public qui ne connaît pas l'Irlande ? Les « *check-cashing businesses* » lorsque cela ne fait pas partie de la réalité du lectorat français ? Il était intéressant d'un point de vue purement méthodologique de voir par le biais de plusieurs exemples concrets quels problèmes Annie Brun avaient rencontrés et comment elle était parvenue à surmonter les trois défis auxquels chaque traducteur doit faire face à savoir, parvenir à rendre les éléments culturels, respecter le sens et les choix faits par l'auteur, mais aussi respecter les lecteurs français qui doivent parvenir à lire l'ouvrage sans difficulté. Ces illustrations m'avaient confirmé le constat que les choses qui nous semblent à première vue les plus simples ne sont pas forcément les plus faciles à traduire. Ceci me renvoie à une phrase de Bernard Hoëpffner lue dans un article quelques mois auparavant après une discussion à ce sujet en cours de traduction :

[P]lus un mot est simple, court, courant, usité, usé même, plus il miroite de sens, plus il chatoie, plus il prend, dans chaque langue des connotations différentes, extrêmement différentes, et chaque fois qu'un traducteur se voit obligé de traduire *blue* par bleu, il *devrait* sentir qu'il est sinon dans le contresens, au moins dans le faux sens<sup>9</sup>.

Cependant, le plus captivant restaient les commentaires de l'auditoire qui se demandait si lui aussi aurait opté pour ce choix. Ces derniers étaient le reflet des deux visions ou approches opposées de la traduction qui nous avaient été exposées lors de cette journée d'étude et nous

---

<sup>9</sup> Bernard, Hoëpffner, « Traduire les 'Blue Devils, ou le double bind du traducteur. » *Transatlantica* [en ligne], 1|2005 mis en ligne le 22 avril 2006, consulté le 20 décembre 2018. URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/795?lang=fr#quotation>.

invitaient à réfléchir à la pratique de la traduction à l'université. Annie Brun et Barbara Schmidt nous avaient présenté la traduction comme un travail de collaboration au cœur du projet ARIEL. Selon elles, elle se nourrissait d'échanges avec une pléthore de personnes : des experts nous aidant à traduire le jargon, le vocabulaire spécialisé dans un domaine que l'on ne maîtrise pas (ou moins bien), nos pairs, qui lors d'une discussion « banale » peuvent nous donner une idée, et même parfois l'auteur, s'il est vivant, qui peut nous éclairer sur le sens de tel ou tel segment. Stéphane Normand, premier traducteur des écrits de Mark SaFranko concevait la traduction d'une toute autre manière. Pour lui, il s'agissait d'une expérience individuelle (« un texte, c'est un individu, une expérience ») et considérait la possibilité de rentrer en contact avec l'auteur non pas comme une solution mais comme un échec personnel. Ces deux visions opposées m'avaient invitée à me questionner sur ma position dans ce « débat ». Pour ma part, et compte tenu de l'expérience de la traduction que j'ai pu avoir à l'université, il semblerait que la collaboration permettait la multiplication des idées et des échanges d'expériences mais aussi qu'elle favorisait la prise d'initiatives et de risques, entraînant une créativité accrue. Cependant, la multiplication des voix ne devant en traduire qu'une seule, celle de l'auteur, pouvait aboutir à une traduction quelque peu décousue. Il s'agissait donc de revoir sa copie sans cesse, la traduction étant un « travail en cours » (*work in progress*) perpétuel, jamais achevé, pouvant toujours être amélioré, rendant l'exercice de la traduction universitaire purement mécanique. Ceci m'avait aussi entraînée à réfléchir plus longuement à une question soulevée par Stéphane Normand, dont la traduction de Mark SaFranko avait été réécrite par Annie Brun, à savoir : la réécriture d'une traduction est-elle concurrentielle ? Cette simple question avait en effet suscité en moi de nombreuses autres interrogations, et comme toute intervention que je qualifierais d'enrichissante pour une (jeune) chercheuse m'avait conduit à mener des recherches complémentaires.

L'année 2018 a été riche en retraductions (ne devrions-nous pas plutôt parler de réinventions ?) de classiques : Kafka, Hemingway, Dante, Calvino... Boudée par les traducteurs pendant près de soixante-dix ans, la dystopie de George Orwell *1984* a été retraduite par Josée Kamoun pour les Editions Gallimard<sup>10</sup>, et a créé un tollé dans le domaine de la littérature, l'auteure ayant décidé de repasser l'intégralité de la narration au présent et de retraduire l'un des concepts clés, aujourd'hui rentré dans le langage courant, celui de la novlangue par l'expression « néoparler ». En mai 2018, les éditions Gallmeister ont offert une nouvelle retraduction des *Nouvelles Intégrales* (Tome 1) de Edgar Allan Poe<sup>11</sup> « débaudelairisant » la première. En septembre dernier est parue aux éditions Tristram une nouvelle version de *L'Île au Trésor* de Robert Louis Stevenson<sup>12</sup>, dans laquelle pour la première fois, les pirates ne s'exprimaient plus de manière convenable et châtiée. Aussi, de façon plus originale, en février, la maison d'édition française Mménos avait lancé un appel de financement participatif en ligne pour la retraduction de l'œuvre intégrale de Lovecraft, récoltant en moins de quatre jours la somme de 120 000 euros<sup>13</sup>. *Accident sur la 10<sup>e</sup> Avenue* de Mark SaFranko avait été retraduit par Annie Brun. Fallait-il pour autant discréditer le travail fait par André Laurie, André Bay, Théo Varlet, Gisèle Vallerey, Charles Baudelaire, Amélie Audiberti et Stéphane Normand ? Je m'étais alors demandé : Pourquoi retraduire ? Est-ce une nécessité ou une simple mode ? Un amour de la littérature ou appât du gain ? La réponse était bien souvent les deux. Ezra Pound, poète américain, avait affirmé qu'idéalement chaque génération devrait retraduire ses

---

<sup>10</sup> Pierre, Ropert. « De la 'novlangue' ou 'néoparler' : la nouvelle traduction de *1984*. » *Franceculture.com*, 22 Mai 2018. 20 Dec. 2018 <<https://www.franceculture.fr/litterature/novlangue-neoparler-nouvelle-traduction-george-orwell>>.

<sup>11</sup> Jean-Louis, Jeannelle. « Edgar Allan Poe, *La Chute de la Maison Usher et autres histoires*. » *Fabula.org*, 19 June 2018. 20 Dec. 2018 <[https://www.fabula.org/actualites/edgar-allan-poe-la-chute-de-la-maison-usher-et-autres-histoires\\_85713.php](https://www.fabula.org/actualites/edgar-allan-poe-la-chute-de-la-maison-usher-et-autres-histoires_85713.php)>.

<sup>12</sup> « Traduire, c'est inventer un peu. » *Le Réveil culturel*. France Culture. 15 Oct. 2018. 20 Dec. 2018. Radio. <<https://www.franceculture.fr/emissions/le-reveil-culturel/jean-jacques-greif-traduire-cest-inventer-un-peu>>.

<sup>13</sup> Llyod, Chéry. « Un projet de réédition des œuvres de Lovecraft récolte 155 000 euros. » *Le Point.fr*, 12 Mar. 2018. 20 Dec. 2018 <[https://www.lepoint.fr/pop-culture/livres/un-projet-de-reedition-des-oeuvres-de-lovecraft-recolte-155-000-euros-12-03-2018-2201641\\_2945.php](https://www.lepoint.fr/pop-culture/livres/un-projet-de-reedition-des-oeuvres-de-lovecraft-recolte-155-000-euros-12-03-2018-2201641_2945.php)>.

classiques<sup>14</sup>, car la langue évolue, les outils, les références et les lecteurs aussi. Le traducteur devenait donc « l’oiseau de passage » décrit par Stéphane Normand. Aussi, chaque personne étant par définition unique et possédant une sensibilité, une expérience, des centres d’intérêt un vécu qui lui sont propres, « apportait sa patte » (parfois de manière excessive) à sa traduction, l’exemple le plus parlant étant la traduction de Kafka par Vialatte. Un traducteur doit se laisser investir par une autre pensée mais en même temps rester cohérent et garder une pensée qui lui était propre. Ces arguments nous laissaient à penser qu’une retraduction n’était pas concurrentielle, comme l’avait affirmé Stéphane Normand. J’avais trouvé cependant regrettable, même si nous pouvions facilement comprendre les raisons pour lesquelles il ne l’avait pas fait, que Stéphane Normand ne pointe pas du doigt le marché qu’était celui de la retraduction d’une œuvre, l’illustration la plus frappante étant cette fois *To the Lighthouse* de Virginia Woolf dont le titre avait été successivement traduit par *Promenade au Phare*, *Voyage au Phare*, *Vers le Phare* et *Au Phare*<sup>15</sup>.

Visant à renforcer les liens entre la recherche, le monde professionnel et ayant multiplié les témoignages directs des professionnels du livre, cette journée d’étude avait élargi le champ des possibles. En d’autres termes, elle semblait être venue nous signaler que les potentielles recherches pouvant être menées sur le domaine du livre, dans le cadre d’un mémoire, d’une thèse ou autre, étaient nombreuses et variées (études textuelles, critique génétique, traduction, recherche interdisciplinaire...) et nous tendaient chaleureusement la main.

---

<sup>14</sup> Christine, Marcandier. « Retraduire, disent-ils : Hoeffner, Kamoun, Greif, Gillyboeuf et Garcin. » *Diacritik.com*, 18 Oct. 2018. 20 Dec. 2018 <<https://diacritik.com/2018/10/18/retraduire-disent-ils-hoeffner-kamoun-greif-gillyboeuf-garcin/>>.

<sup>15</sup> Eric, Mettout. « Pourquoi retraduire les chefs d’œuvres. ». *Lexpress.com*, 25 Sept. 2018. 20 Dec. 2018 <[https://www.lexpress.fr/culture/livre/pourquoi-retraduire-les-chefs-d-oeuvre\\_2036923.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/pourquoi-retraduire-les-chefs-d-oeuvre_2036923.html)>.

Cette journée d'étude s'était conclue par une interview de Mark SaFranko dans laquelle, reprenant une citation du célèbre Léonard de Vinci, il avait affirmé : « L'art n'est jamais terminé, seulement abandonné. » Ainsi, force est de constater que la recherche est un art...

Programme de la journée d'étude : Le Texte dans tous ses Etats :  
Genèse, Publication, Traduction

**13h00** : André KAENEL – Présentation de la journée.

**13h15** : Mark SAFRANKO – From my Texts to others' Books: the Itineraries of a Writer.

**14h15** : Olivier HUGUENOT – Edition et Diffusion des Livres Traduits en VO dans les Librairies Françaises.

**15h00** : Olivier BRUN – Un Auteur Américain à la Dragonne : Défi ou Imposture ?  
Intervention en tandem avec Annie BRUN – Traduire sans nuire.

**16h00** : Pause café.

**16h30** : Barbara SCHMIDT – Challenging the Myth of the Lonesome Translator: Towards a Collaborative Translation of Mark SaFranko's *The Suicide*.

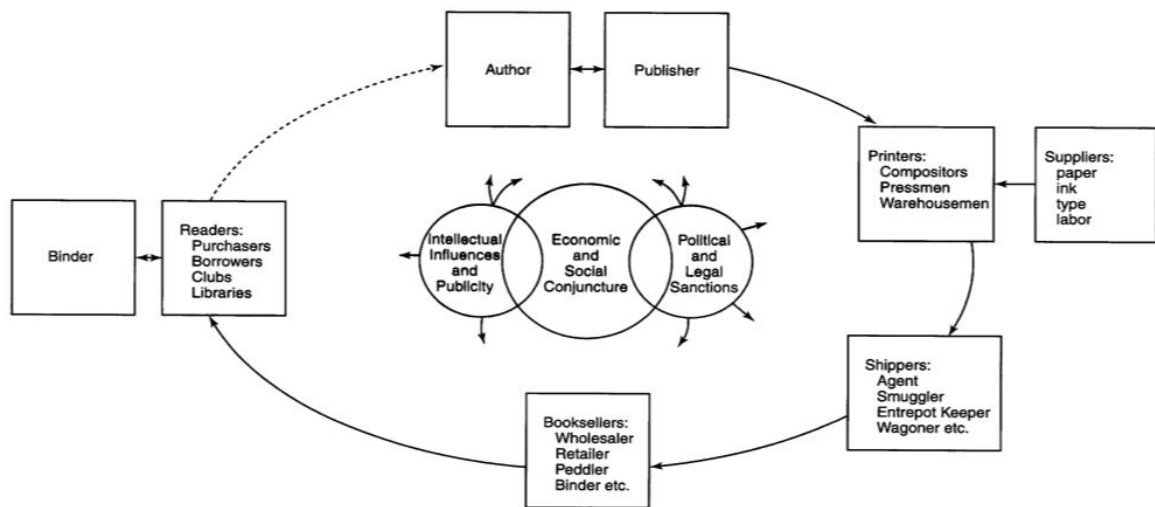
**17h00** : Stéphane NORMAND – L'Etoffe des Hérons – le Traducteur comme Oiseau d'un Passage.

**17h30** : Estelle JARDON – Writing Crime Fiction Today: Old Constraints, Contemporary Challenges, Future Perspective. An Interview with Mark SaFranko.

# ANNEXES

## Annexe 1: Le « communications circuit » de Robert Darnton

16



<sup>16</sup> Robert, DARNTON. « What is the History of the Books. » *Daedalus* 111.3 (Summer, 1982): 65-83.